

l'un tombe, on lui tend aussitôt une main secourable. Si l'espoir s'éteint dans le cœur de l'autre, il se trouve là des êtres dont la voix amie souffle en lui des forces et des espérances nouvelles; et ils parviennent ainsi aux termes de leur course. Nous les inviterons, messieurs, et nul doute que le même succès ne couronne notre courage.

Il n'a pas encore été dit un mot des avantages que pouvait retirer l'esprit de cet institut, l'esprit dont on nous a si bien montré, tout récemment, les différents degrés de perfection comme constituant les différents degrés de bonheur. Qui doute pourtant de ces avantages. Combien de talents se seraient altérés dans un coupable assoupissement sans cette occasion offerte à sa culture. Combien d'autres qui cachés et méconnus de ceux mêmes qui les possèdent, n'auraient jamais vu le jour : et qui ici provoqués par l'émulation qui anime cette société répandront un jour un heureux éclat. Il serait, sans doute bien à souhaiter que, comme dans les autres pays où les sciences sont plus en honneur, l'on eût ici des hommes habiles destinés à diriger le talent naissant et à nourrir l'ardeur. Mais nous remercierons, autant que possible, à cette malheureuse privation. Nous mettrons en commun toutes les petites portions de science que chacun possède. Nous échangeons mutuellement nos connaissances, nos pensées, nos conseils, nos sentiments. Il est vrai que cette voie de l'instruction est fort épineuse. Il est pénible d'être à la fois maître et élève, mais aussi quel mérite n'aura pas nos efforts ? A nous, messieurs, sera la gloire d'avoir fait le pas le plus difficile ; d'avoir donné une salutaire impulsion aux lettres, du moins, dans notre ville.

D'où vient que l'on voit tant de beaux talents incultes parmi nous ? pourquoi le pays a-t-il encore à gémir sur le sort d'un si grand nombre d'enfants d'intelligence et de cœur qui l'ont trompé dans ses espérances les mieux fondées. C'est que la science parmi nous est entourée de barrières presque infranchissables. Où sont les professeurs de droit, de médecine, d'histoire, d'économie politique, d'éloquence, de philosophie ? Le jeune homme ici est réduit à s'avancer dans ces différentes branches de la science sans autre guide que lui-même. Renonçant à tous les plaisirs de son âge, surmontant l'attrait irrésistible de l'exemple et s'isolant dans le fond d'un cabinet, c'est ainsi qu'il doit lutter contre des difficultés rebutantes, c'est à ce prix qu'il lui est permis d'espérer. Est-il étonnant que la science soit moins en honneur chez nous que chez l'étranger ? Est-il étonnant si parfois le courage même est découragé ? Ceux qui nous accusent d'inaptitude ou d'indifférence pour les lettres ne sont-ils pas les plus injustes des hommes ? Ne se couvrent-ils pas de honte en montrant ou que leur esprit est trop borné pour comprendre la véritable cause de faits qu'ils expliquent si *charitablement*, ou qu'ils sont les esclaves de vils préjugés ? Un jour viendra, (et le cours des choses me le fait voir comme prochain), où notre pays ne brillera pas seulement par la richesse de son sol, les mœurs pures, les manières douces et polies de ses habitants et tant d'autres avantages qui le distinguent, mais encore de l'éclat des lettres honorées. Mais, messieurs, notre patrie si aimée, et si digne de l'être, ne retirera-t-elle que des avantages indirectes de cet Institut. N'en retirera-t-elle pas aussi de directes ? Aucun doute là-dessus. Nous nous appliquerons particulièrement à cultiver ici l'amour de notre pays. Ce sentiment dominera toujours dans nos cœurs et nous repousserons tous ceux qui pourraient lui être préjudiciables. Il gran-

dira avec nous et deviendra la règle de notre conduite à venir. Les sujets que l'on traite souvent ici sont bien propres à produire ce résultat, tout en nous éclairant. Celui qui aurait voulu, par exemple, méditer sur la question de jeudi dernier, aurait retiré de son travail des connaissances toutes nouvelles sur son pays. Il aurait conçu le rôle que le Canada est appelé à jouer : et cette conception, tout en lui inspirant une haute idée du pays qui l'a vu naître, lui aurait fait connaître la nature de ses devoirs, et l'aurait conséquemment porté à se préparer à les remplir.

S'il y en avait un parmi nous qui doutât encore de l'utilité politique que peut avoir notre société, je lui citerais le sentiment des anciens dont le système d'éducation avait surtout pour objet de former de bons citoyens. Tournez en effet vos regards vers les temps passés. Arrêtez-les un instant sur ces deux flambeaux que nous nous figurons encore brillants d'un si vif éclat, quoique brisés depuis trois siècles. A quoi s'occupe la jeunesse de Rome et d'Athènes pendant leurs beaux jours ? Je la vois se réunir dans les différents quartiers de ces illustres cités. Je la vois là rivaliser de zèle et d'ardeur : et aidée des lumières de leurs grands hommes se préparer à maintenir l'honneur de leur nation.

Quant à nous l'intérêt de notre pays devrait surtout attirer notre sérieuse considération. Vous dirai-je pourquoi ? le voici. Les habitants de cette contrée sont bien différents de ceux des pays étrangers. Ce sol n'est pas habité par une seule nation mais par plusieurs et chacune a sa gloire, ses espérances particulières. Intérêts, religion, préjugés, mœurs, langage, sentiments, habitudes, tout diffère chez-elles. Pensez-vous maintenant que l'on parvienne jamais à allier des choses si contraires, à les fondre ensemble et n'en former plus qu'un seul et unique corps ? Jamais, messieurs, il vaudrait autant espérer voir réunis les oiseaux aux serpents, les tigres aux agneaux : serpentes avibus... tigris agni... Tenter d'effectuer une fusion parfaite d'opinions, de sentiments, de pensée parmi nous, ce serait vouloir allier des corps qui n'auraient aucune affinité les uns pour les autres. Si à ces considérations nous joignons celle de notre passé qui peut nous instruire de notre avenir, nous pouvons assurer, sans crainte de nous tromper, qu'il y aura toujours sur ce sol autant de nations que d'origines différentes, et que dans la compétition qui existera entre elles, chacune voudra se maintenir à tout prix, considérant pour rien les droits de ses rivaux. Notre population, messieurs, occupe donc une position délicate. Son existence politique peut donc être mise en danger, elle a donc à soutenir une lutte longue, une lutte de vie ou de mort. Elle a donc besoin d'hommes capables de répondre à de si hauts intérêts : il lui faut des sentinelles vigilantes qui veillent constamment sur la frontière, il lui faut opposer une barrière au torrent qui menace de l'engloutir. Eh bien : cette barrière, ces sentinelles vigilantes, ces hommes, l'espoir de notre nationalité, que sera-t-ils un jour ? O messieurs, que l'importance du rôle que nous avons à jouer ne nous fasse pas illusion. Gardons-nous bien de nous dissimuler à nous mêmes, que c'est nous qui devons être chargés d'un soin si important et si glorieux. Pénétrons-nous bien de cette idée, messieurs. Oui, c'est dans nos rangs que la patrie viendra recruter des défenseurs de ce qu'elle a de plus sacré. C'est nous qui sommes appelés à défendre la religion qui a toujours fait la gloire et le bonheur de notre beau pays : les droits et privilèges qui peuvent nous rendre le plus libre

de tous les peuples : la belle langue de Voltaire et de Racine : la langue des princes et des grands, celle enfin de nos mères et de notre enfance. En un mot, nous avons à empêcher que le pur sang laissé dans ce pays par la vieille France se conserve toujours pur ainsi que ce qui s'y rattache : que destiné à être un dépôt sacré, il le soit en effet : et que personne puisse impunément y porter la main. Tel est, messieurs, le grand rôle que le nature nous a confié. Tel est le rôle que tous nos compatriotes d'aujourd'hui, toutes les générations à venir, nos enfants, le sol qui nous a nourri nous conjurent de remplir fidèlement. Serons-nous sourds à des voix si chères ? O si nous devons l'être, (mais Dieu nous en préserve,) ne vous semble-t-il pas que les ombres de tous les citoyens généreux qui prodiguent aujourd'hui pour la patrie, leur or et leur sueur : que les ombres de tous ceux qui ont si glorieusement favorisé cet institut naissant ; que celles des héros qui ont versé leur sang, souffert l'exil et la prison pour leur pays et pour nous, sortiraient de leur poussière ; et viendraient accabler nos vieilles années de reproches aussi sanglants que bien mérités ? O, messieurs, je vois en ce moment autour de moi, de nobles figures marquées au sceau du génie, je lis dans leurs regards les généreuses aspirations de leurs cœurs : Eh bien, à eux, j'ose m'adresser d'une manière toute spéciale, j'ose vous supplier, messieurs, de ne pas laisser mourir en vous une flamme si avantageuse pour vous et vos compatriotes. Au nom de votre propre gloire et de celle de votre pays, ne reculez pas devant vos devoirs. Entrez plutôt avec courage et espérance, dans le beau champ offert à votre noble ambition et à vos espérances. Si votre course est quelquefois retardée ; si vous y rencontrez des épines, songez à la gloire immortelle qui en fait la borne. Mais, si je me suis particulièrement adressé à une partie d'entre vous, ce n'est pas, messieurs, que je pense qu'un seul doit demeurer inactif et passif contemplateur du succès des autres. Dieu me garde d'une telle erreur. Il n'en est pas un ici qui ne puisse réussir s'il le veut : et comme beaucoup s'ignorent eux-mêmes, tous doivent profiter de l'occasion qui leur est offerte. Nous devons tous rémiser nos efforts, concentrer notre ardeur, et travailler en commun. Nous bannirons avec un souverain mépris, tout esprit de jalousie, d'insubordination et d'animosité. Le succès et la gloire de l'un de nous sera le succès et la gloire de l'autre : et tant que nous nourrirons ces sentiments, tant que ce concert, cette harmonie règnera parmi nous, tant que l'amour de notre pays existera dans le cœur de sa jeunesse, ne craignons pas pour son avenir. Ce sera là un principe de force, un germe de puissance qui se développera énergiquement, et mettra pour toujours nos libertés et nos droits à l'abri de tout danger.

L.

A NOS ABONNES.

Les Abonnés à la *Revue Canadienne* doivent payer le premier Semestre soit à nos Agents, ou nous l'adresser à nous-même directement, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du journal. Les dépenses, que nous faisons pour notre publication, nous justifie, ce nous semble, si nous sommes sévères et exigeants sur ce point. Il faut être ponctuel.